

The cover features a watercolor illustration. In the foreground, a woman's face is rendered in shades of grey and brown, looking upwards with a slightly open mouth. Behind her, two figures are depicted in vibrant red and orange watercolor washes, their forms somewhat abstract and overlapping. The overall style is soft and painterly.

GILLES ARCHAMBAULT
NOUS ÉTIONS JEUNES ENCORE

Roman



Boréal

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

NOUS ÉTIONS JEUNES
ENCORE

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DU BORÉAL

ROMANS

À voix basse

Les Choses d'un jour

Courir à sa perte

De l'autre côté du pont

La Fleur aux dents

La Fuite immobile

Les Maladresses du cœur

Parlons de moi

Les Pins parasols

Les Rives prochaines

Le Tendre Matin

Une suprême discrétion

Un homme plein d'enfance

La Vie à trois

Le Voyageur distrait

NOUVELLES

Comme une panthère noire

De si douces dérives

Enfances lointaines

L'Obsédante Obèse et autres agressions

L'Ombre légère

Stupeurs et autres écrits

Tu ne me dis jamais que je suis belle

RÉCIT

Un après-midi de septembre

CHRONIQUES

Chroniques matinales

Dernières Chroniques matinales

Nouvelles Chroniques matinales

Les Plaisirs de la mélancolie

Le Regard oblique

Gilles Archambault

NOUS ÉTIONS JEUNES
ENCORE

roman

Boréal

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

© Les Éditions du Boréal 2009
Dépôt légal : 4^e trimestre 2009
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Archambault, Gilles, 1933-

Nous étions jeunes encore

ISBN 978-2-7646-0674-2

I. Titre.

PS85O1.R35N68 2009 C843⁷.54 C2009-941250-0

PS95O1.R35N68 2009

ISBN PAPIER 978-2-7646-0674-2

ISBN PDF 978-2-7646-0724-4

ISBN ePUB 978-2-7646-0750-3

À la mémoire de Claude Mathieu, écrivain

*Dans l'ombre et l'heure d'aujourd'hui se tient cachée,
ne disant mot, cette ombre d'hier.*

PHILIPPE JACCOTTET, *L'Ignorant*

I

Tous les matins j'allume la radio. Depuis que Marthe et moi n'habitons plus ensemble, j'ai pris l'habitude de flâner avant de faire ma toilette. Comme si j'avais besoin de m'habituer à ce corps de plus en plus rétif à m'obéir. Mon rituel, deux tasses de café bien serré, une biscotte sur laquelle je pose une mince tranche d'emmental. Une concession à Éloïse. Même si elle a choisi de vivre seule, ma fille s'intéresse à mon bien-être. J'allume la radio pour avoir l'impression qu'on me parle. Je ne prête pas attention à ce murmure, mais j'ai entendu tout à l'heure une nouvelle qui ne m'a pas surpris. Maxime est mort. Le réputé metteur en scène Maxime Le Tellier est décédé hier des suites d'une longue maladie, disait la voix du présentateur.

Il se passe rarement un mois sans que j'apprenne la disparition d'un être que je connais. Rien d'étonnant à cela, je viens d'avoir soixante-dix ans. L'âge de se comporter en vieux con, estimait Maxime, qui n'a jamais cessé de refuser les évidences. Si je t'imitais, disait-il, je n'aurais plus jamais de contrats. Il faut agir en jeune, faire comme si la vieillesse n'existait pas, se montrer au

bras de petites nénétes. Regarde-toi, tu dépéris à vue d'œil dans ton appartement du Vieux-Montréal, tu n'as pas renoncé à écrire, mais tu n'écris pas, tu vis dans le passé. Ce passé, tu en fais partie, voilà ce que je lui répliquais. Nous avons eu vingt ans ensemble. La différence, à l'entendre, c'est que je m'imagine que rien n'a changé. Je publie des nouvelles dans des revues que personne ne lit, je joue à l'écrivain pour peu qu'on me demande de le faire. Il y a cinq ans, j'ai terminé mon dernier roman. Je ne suis pas sûr qu'il l'ait lu. Je ne m'en suis pas remis. Selon l'avis de Marthe, je ne me suis jamais remis de rien. C'est pour ça que tu écris, mon amour, mon vieux fou. Elle a la permission de me dire ce qu'elle veut, ne s'en prive pas, me blesse, m'étonne, me soutient, me désarçonne, m'éblouit, me déçoit.

Tout à l'heure, je prendrai une douche. Comme tous les matins. Je penserai, j'en suis sûr, aux deux années pendant lesquelles, dans la vingtaine, je partageais avec Maxime un appartement à Côte-des-Neiges. Nous étions étudiants, façon de dire que nous demandions au temps de nous guider. Nous écrivions, estimions-nous, des œuvres importantes. Maxime se voyait déjà comme une sorte de réincarnation d'Upton Sinclair. Il écrivait le roman de l'exploitation du prolétariat québécois. Mes débuts de roman, je n'allais pas plus loin, il les analysait avec rigueur, soulignant les incorrections, m'accusant régulièrement d'être ce que je suis, c'est-à-dire un rêveur. Si au moins tu rêvais à de belles chimères, me reprochait alors Marthe qui s'était jointe à notre petit groupe d'amis. Une dizaine au

mieux. Nous allions chez Vito, nous mangions à peine, nous apprenions à boire. Quand les sujets devenaient trop politiques, je m'éclipsais. On disait que j'avais un tempérament de poète. Maxime Le Tellier, jalon incontournable de notre dramaturgie, selon un comédien dont le nom m'est inconnu, est donc mort. Incontournable, mais pour combien de temps? Maxime s'est longtemps moqué de la postérité. Tes romans, me disait-il, périront aussi vite que mes mises en scène. Je monte Tchekhov ou Gorki, je fais des erreurs de distribution, mon *Oncle Vanja* est plus convaincant qu'à l'ordinaire, tu publies un roman. Du pareil au même. Du vent. Comme je ne t'en veux pas, je ne souhaite qu'une chose, que tu n'en éprouves pas de la peine. De la peine! Il y a longtemps, cher Maxime, toi dont on brûlera le corps dans deux ou trois jours, que je n'en éprouve plus à cause de mes livres. Depuis quelques années, tu n'as pas eu à me consoler d'un échec. J'écris, Maxime, parce que je ne pourrais pas ne pas écrire. Tu avais raison de te moquer de moi, j'étais, je suis pitoyable. Et toi, donc? Le metteur en scène d'envergure internationale n'a jamais été autre chose pour moi que le jeune ami qui me fascinait. Cette image de toi, je la garderai jusqu'à la fin. Tes doutes, tes hésitations, tes presque certitudes d'alors, tes espoirs, Maxime, tu voyais grand, disais-tu, il fallait avoir des espérances démesurées, le seul moyen de parvenir à quelque chose, tu m'accusais d'être un pense-petit, un pleutre, rien de méchant, tout juste me reprochais-tu de me sentir coupable d'à peu près tout. Tu as toujours eu la faculté de repousser les échéances.

À partir d'un certain moment, tu t'es comporté comme un étranger. Une distance entre nous s'est creusée. Tu t'es mis à accepter des contrats en Europe : Barcelone, Bruxelles, Paris, Londres. Et moi, pendant ce temps-là, je publiais des romans que tu lisais peut-être, mon père me léguait son agence immobilière, le travail me prenait trop de temps, j'avais fini par vivre avec Marthe, une enfant nous était née, Éloïse, dont la venue sur terre m'a tout de suite ébloui. Je contemplais ce petit être, je n'en revenais pas de cette responsabilité dont je m'étais senti capable, Marthe avait quitté son travail au journal et apprenait tant bien que mal à être mère. Le seul point de mésentente entre nous, la certitude que j'ai toujours eue que la vie est un jeu somme toute pitoyable dont la fin est effarante, que l'on ait ou non de la chance. Même toi, Maxime, qui as fait carrière assez tôt, que l'on voyait dans des réceptions de tous ordres, tu n'y échapperas pas, toi qui as été couvert de lauriers, toi dont on prononcera le nom pendant quelques mois encore avec déférence, ajoutant que tu es un fleuron de la culture québécoise et canadienne, c'est le même prix au fond, toi qui acceptais de parler de tout et de rien en public, même de tes fiascos, car les femmes, on a beau les avoir additionnées avec un appétit compulsif, on n'échappe pas pour autant à l'humiliation du mâle en panne de virilité. Tu en parlais en riant, rapportaient les chroniqueurs, mais moi, je sais que ces choses-là ne t'ont jamais fait rigoler. Quand j'apprenais que tu te livrais à ce genre d'exhibitionnisme verbal, j'étais mal à l'aise pour toi. Cet homme qui avait la légèreté de dire n'im-

porte quoi à propos de l'amour, c'était après tout celui avec qui Marthe avait choisi de vivre pendant dix ans, me laissant le soin de m'occuper d'Éloïse. Te voilà mort. Après une longue maladie, dit-on à la radio. Le cancer du larynx. Tu nous en as informés, Marthe et moi, dès que tu l'as appris. Pour une fois, tu ne songeais pas à crâner, pas d'effets de voix au téléphone, pas de rires forcés ou de larmes artificielles. Toi, tout bonnement, comme au temps de notre jeunesse. À vingt ans, tu pleurais aisément. Presque à volonté. Tu nous émouvais. Je te connaissais assez pour savoir si ta tristesse était feinte ou réelle. Je le savais au simple regard. Cette moue qui te faisait ressembler à Michel Bouquet, ton comédien favori, celui que tu aurais bien aimé attirer à Montréal pour la reprise d'une pièce d'Anouilh ou pour un Ionesco. Tu l'admirais vraiment. Pour une fois, tu ne posais pas. À moi, tu ne pouvais rien cacher. Même pas le début de votre liaison. Je m'étais rapidement aperçu que tu ne t'adressais plus à Marthe de la même façon. C'est elle pourtant qui m'a tout révélé. Elle te suivait, une tournée dans l'Ouest pour commencer. Vous vous entendiez pour estimer que je manquais de fougue, vous auriez souhaité que je fusse à ta façon plein d'enthousiasme. Ma manière n'était pas la vôtre. Tu souhaitais conquérir le monde, je parvenais à peine à écrire des romans que je destinais à un public forcément restreint. Tu ne seras jamais qu'un auteur de province, m'as-tu dit un jour. Pas comme toi qui avais osé raconter tes projets à un producteur de cinéma français dont j'ai oublié le nom. Pas mon genre. Je ne suis pas de

ceux qui écrivent aux auteurs qu'ils vénèrent pour manifester leur admiration. Je n'ai jamais osé, Maxime, je vivais sur la pointe des pieds. Mon existence aurait-elle été tellement différente si je t'avais imité? Je ne le crois pas. Fuir, j'en aurais été incapable. Mes pauvres velléités de départ ont rarement abouti. J'ai veillé sur Éloïse, son sort ne cesse pas de me préoccuper. Marthe a tout aussi besoin de moi que j'ai besoin d'elle.

Le téléphone. Le matin, je ne réponds jamais à moins que l'afficheur n'indique que Marthe ou Éloïse tente de me joindre. Il en allait tout autrement lorsque mon père m'a légué son agence immobilière. L'affaire aurait pu très bien fonctionner sans moi, mais je me sentais tenu d'être présent. C'est le troisième appel de Philippe. J'aurais dû décrocher. Je m'en veux un peu. Philippe Turmel, mon jeune ami, journaliste et, à l'occasion, chargé de cours. Il veut sûrement me poser des questions au sujet de Maxime. Que pourrais-je lui dire? Annoncer des sottises, avancer que la vie théâtrale connaît une période de deuil, qu'à mon avis rien ne sera plus pareil? Tant de témoins pourront être appelés. Pourquoi moi? Ce que j'aurais à dire n'intéresse personne. Qui sait que j'existe, qui peut comprendre à quel point je peux être désarmé? Plutôt que de communiquer à un public éventuel mes états d'âme, penser à ce que je dirai lorsque j'affronterai Marthe. J'ai promis d'aller chez elle vers trois heures. Demain, peut-être, j'appellerai Philippe. Il comprendra que je n'aie pas le goût de parler de choses pour moi trop intimes. Il comprendra parce qu'il comprend toujours. Un délicat. Ce

qu'il faut de prévenance à un garçon dans la trentaine pour s'intéresser à une vieille épave comme moi. Il m'a conquis comme on conquiert un écrivain, c'est-à-dire en écrivant de jolies choses sur ses livres. Il m'a même convaincu d'affronter une classe d'étudiants, moi, l'écrivain honteux. Peut-être m'a-t-il apporté quelques lecteurs, on ne sait jamais. Il me loue, je n'oublie pas qu'il n'a pas toujours bon goût, mais quelle importance. Compterait seulement l'intérêt qu'il porte bien un peu à ce que je crois être, un presque vieillard qui n'attend plus grand-chose de la vie. Est-ce une raison pour me conduire de façon impolie avec cet ami dont il y a moins de cinq ans je ne connaissais même pas l'existence?

Je forme son numéro. On verra bien. Au fond de moi, le désir qu'il soit absent. Une voix connue. Philippe paraît nerveux. Il a craint que je ne sois dévasté. N'ai-je pas eu trop de peine? Il avance que la mort pour un homme qui souffre comme a souffert Maxime est probablement une libération. Je suis de son avis. Survient la proposition que j'attendais. *Le Devoir* lui a commandé un article. Je commence par dire que j'accepterais d'écrire un texte dans quelques mois. Il hésite, paraît être d'accord, puis avance qu'une réaction immédiate conviendrait. Le ton est presque suppliant. Je sais que Philippe est souvent à court d'argent, qu'il me suffira de dire quelques mots, n'importe lesquels, je sais tout cela, mais j'hésite encore. Je pourrais aussi prétendre que je ne suis pas sûr que Maxime aurait souhaité que je me réclame de lui. Que reste-t-il de

l'homme que j'ai été? Et lui, n'était-il pas devenu l'ombre évanescence du garçon que j'avais connu? Mais cela vaut-il la peine? Trouver les mots justes, j'en suis bien incapable. Pour m'appâter, Philippe me dit que quelques mots suffiraient. Il voudrait, ajoute-t-il, rendre compte de notre amitié, peut-être s'imaginait-il qu'elle était toujours vivante. Il a la naïveté de croire que les lecteurs de son journal prêteront attention au compte rendu d'une amitié du temps passé.

Puisque j'ai accepté, j'énonce quelques mots, je me répète déjà, je me mets à bafouiller. Philippe ne m'entend pas bien. Ma voix s'étrangle. Je vais me mettre à pleurer. L'espace d'un instant, j'ai imaginé Maxime à dix-huit ans déambulant à mes côtés avenue Saint-Kevin, me racontant en détail l'intrigue du roman qu'il écrirait. Je me rends compte que l'ami que je pleure, je l'ai oublié depuis longtemps. Celui qui lui a succédé, le metteur en scène célébré, la vedette internationale, n'a pas tellement compté pour moi, mais c'est lui qu'on me demande de ressusciter. Philippe me dit qu'il pourrait rappeler, le temps que je reprenne mes esprits. Il n'en est pas question. Pourquoi me retenir d'évoquer une amitié qui, pour avoir battu de l'aile, n'a jamais vraiment cessé? Je me laisse aller, je dis que Maxime a été un grand ami. C'est lui qui m'a aidé à trouver ma voie. Comme si on pouvait s'intéresser à ma démarche! C'est de Maxime qu'il s'agit. Avant de le connaître, je n'étais rien. Philippe proteste. Il estime que j'exagère, il a même de l'admiration pour moi. Il ne va pas profiter de mon désarroi, dit-il, pour écrire cet aveu excessif.

Est-ce que vraiment je ne préférerais pas qu'il me rappelle dans une heure? Je refuse, pas question de répondre de nouveau. Qu'il brode, qu'il invente des phrases, il a beau être jeune, il a déjà du métier. Moi, ce matin, je suis aveuglé, je n'y vois plus guère. Non, Philippe, tu ne peux rien pour moi, laisse-moi avec mes souvenirs. Tu crois vraiment que tes lecteurs s'intéresseront à mon témoignage? Savent-ils même que j'existe? Quand on ne publie plus depuis quelques années, quand du temps même où son nom se retrouvait sur la couverture d'un roman vite oublié on ne retenait l'attention que de quelques centaines de lecteurs aussitôt sollicités par d'autres publications... Non, Philippe, si j'étais à ta place, je ne perdrais pas mon temps avec un vieillard qui ne sait plus tout à fait s'il sera capable de s'empêcher d'éclater en sanglots.

Nous étions jeunes encore

Un homme. Une femme. Un défunt. Leur jeunesse est loin derrière eux. L'homme s'appelle Pierre-André; il a publié des romans pour *happy few* mais n'entretient aucune illusion sur la pérennité de son œuvre. Sa femme, Marthe, avec qui il ne vit plus depuis des années, a été journaliste politique; elle aussi a passé l'âge des vanités et des désirs. Entre eux se tient Maxime, qui vient de mourir; il a été depuis toujours l'ami de Pierre-André, pendant dix ans l'amant de Marthe. Un peu à l'écart, pour faire contrepoint, deux jeunes gens: Éloïse, la fille de Marthe et Pierre-André, et Philippe, romancier en herbe, confident et admirateur de ce dernier. La matière centrale du roman tient en un seul jour (celui de la mort de Maxime), en un seul lieu (l'appartement de Marthe) et en une seule « action », qui à vrai dire n'en est pas une. C'est plutôt la longue, l'inépuisable remémoration, à travers les paroles, les silences et les petits gestes d'affection que s'échangent Marthe et Pierre-André, de tout ce qui dans leur passé – et dans leur lien avec le défunt – les a unis et éloignés, meurtris et ravis, et a fait d'eux ces êtres à la fois vibrants et désenchantés pour qui la vie maintenant s'achève, leur laissant un sentiment mêlé de victoire et d'échec, d'inutilité et d'inoubliable beauté.

Depuis son premier livre publié en 1963, Gilles Archambault n'a cessé de construire patiemment, fidèlement, à travers romans, recueils de nouvelles, chroniques et autres écrits, une œuvre de prose qui apparaît aujourd'hui comme l'une des plus indépendantes et des plus authentiquement personnelles de la littérature québécoise contemporaine. Nous étions jeunes encore est son vingt-neuvième ouvrage.